de lazzi, l'ostension des saintes reliques qui a lieu durant l'Avant et le Carême dans les églises stationales de Rome. Plus loin, un tableau représente un polichinelle qui, juché sur une échelle, arrête le soleil en y enfonçant un clou, et le cicérone de crier de son air le plus outragé : « Vous voyez, messieurs, le miracle non-pareil de Jésus ! D'autres tableaux tournent en dérision l'histoire biblique, les traditions sacrées, les dogmes du christianisme. Il en est un qui représente les saints Rois-Mages en chemise, portant des chapeaux à la Rigoletto et montés sur des ânes qui suivent un cerf-volant dont un arlequin tient la ficelle; sur ce même tableau, le glorieux époux de Marie paraît sous la figure de Pasquin et la sainte Vierge... je n'ose retracer l'infâme allusion.

Dans la seconde salle dite de l'archéologie ou des antiquités, un cicérone masqué montre une espèce de cote en cire qu'il dit être celle d'Adam avec laquelle Dieu forma Eve, un jouet d'enfant trouvé dans les fouilles qu'on a faites aux environs de Bethléem, sur l'emplacement d'une grotte, une caille fraîchement tuée tenant dans son bec un rameau sec d'olivier « c'est, dit le cicérone, la colombe envoyée par Noé, afin d'explorer l'humidité atmosphérique de la terre... une pierre, celle-là même avec laquelle David frappa mortellement le géant Goliath, la verge de Moïse, les mâchoires du porc de St-Antoine, etc., etc.

Enfin, arrive un troisième cicérone, auquel ses collègues donnent le titre de professeur, et qui est vraiment passé maître en fait d'iniqité. Il sort une cuvette d'une boîte en carton, et, d'un ton mystérieux : « Voici, s'écrie-t-il, le prodige de l'art céramique; cette cuvette est celle qui servit au gouverneur Ponce Pilate, pour se laver les mains toutes sales d'encens, après avoir signé la fatale sentence; pleurez, Messieurs, pleurez. » Et aussitôt un chœur de masques entonne un chant lugubre entremêlé de sanglots!!!

A ces abominations de la nouvelle Babylone, j'ajouterai la suivante (qui complète ce que je vous ai déjà mandé sur la profanation du Colysée. Certain Fabio Gori, sectaire en renom qui prétendait dignement faire éliminer le Vicariat de la surveillance des catacombes, s'est rendu le lundi de carnaval à l'amphithéâtre des martyrs, et là, sur le lieu même où s'élevait la croix, il a tenu une harangue pour exhorter son digne auditoire à substituer au signe de la Rédemption la statue de la Liberté! On sait bien quelle liberté veulent donner aux catholiques les misérables qui ont détruit, jusque sur l'arène des martyrs, la croix, gage de la liberté vraie, souvenir de l'affranchissement de tout esclavage.

Mais en même temps que les révolutionnaires italiens se livrent aux derniers excès, dans le présentiment secret que l'heure accordée aux puissances des ténèbres touche à son terme, les catholiques de Rome redoublent de ferveur pour réparer ces excès, pour hâter le moment de la délivrance. Ainsi, pour faire au divin Cour de Jésus-Christ, amende honorable de la profanation commise au Colysée, un triduum solennel a été célébré, par les soins de la Société romaine des Intérêts catholiques, devant le Crucifix miraculeux que l'on vénère dans l'église de St-André de la Valle. Le triduum s'est terminé aujourd'hui, et les fidèles romains ont tenu à prouver par leur influence et par leur piété qu'ils savent demeurer constants dans cette foi vive que l'apôtre proposait à l'imitation du monde entier : *Fides vestra annuntiat universum mundo.*

On annonce pour le 27, le 28 du mois courant et le premier jour de mars un second triduum à la même intention, organisé sous forme de pèlerinage et comprenant la visite de l'église St-Clement, dans laquelle repose le corps de St-Ignace surnommé *Théophore*, un des premiers et des plus illustres martyrs du Colysée, la visite de l'Escalier-Saint, et enfin, celle de la basilique de Ste-Croix-de-Jérusalem, où seront exposées dans l'après-midi des trois jours indiqués les insignes reliques de la Passion.

« Le lendemain, quand la pauvre petite, un peu étouffée, inquiète de ne point voir sa mère, me demanda : « Où est maman ? »

« Elle est morte, répondis-je sans hésiter.

« — Morte! » répéta-t-elle.

« Il était évident qu'elle ne comprenait pas ce que ce mot voulait dire. Plusieurs fois encore elle me demanda sa mère, mais elle ne la pleura point.

« Après avoir mis rapidement ordre à mes affaires, je me sauvai avec ma fille; le chemin de l'Ouest nous emmena jusqu'à Rennes. J'hébillai l'enfant de noir et fis poser un crêpe à mon chapeau; j'étais veuf, elle était orpheline, sa mère était morte.

Je n'ai jamais su ce qu'on a dit alors à Paris. Je ne voulais point le savoir, que m'importaient les commentaires, plus ou moins injurieux, qui tous devaient toucher mon honneur, qu'ils atteignissent ma femme ou moi-même? J'étais bien résolu à ne jamais remettre les pieds à Paris.

J'écrivis à mon banquier pour qu'il me fit passer mes fonds. Lorsque je fus en possession de ma petite fortune, celle qui me venait de ma mère, — je n'en avais point d'autre, — je restai assez embarrassé. Je comprenais que je devais travailler, mais que faire ?

« Un lambeau de journal me tira de mes perplexités; j'y lus que la petite étude de Luçay était à vendre. Ce fut un éclair dans ma nuit. Je vous ai dit, je crois, que, tout en faisant mon droit et pendant mon stage, j'avais commencé l'apprentissage du notariat. Je bénis de nouveau ma pauvre mère, que la Providence inspirait lorsqu'elle exigeait de moi ce travail; grâce à elle, j'étais donc capa-

ble d'occuper cette modeste position. L'idée de me retirer dans ce coin inconnu me sourit; je pourrais y élever honorablement ma fille, loin d'un monde qui m'était odieux et me faisait trembler pour elle; pliant mon esprit sous le joug d'humbles occupations quotidiennes, sans regarder en arrière, dédaignant les succès, la réputation un instant entrevue, j'espérais trouver, sinon le bonheur, du moins l'oubli; je me hâtai d'accourir. Le pays me plut, les conditions me convinrent; rien ne s'opposait à ma modeste ambition, j'achetai l'étude de M Dupuis, et me voilà aujourd'hui devant vous, mon ami, vous disant, vous montrant ce que je n'ai jamais dit ni montré à personne : l'histoire de ma vie et la plaie de mon cœur.

« — Puissiez-vous souffrir moins à présent ! dit le curé; mon âme vous est ouverte. A défaut de mots pour vous consoler, je puis pleurer avec vous, mon pauvre ami.

« — Si vous pouviez deviner par quelles angoisses j'ai passé ! Je savais que ma fille était à moi, que sa mère qui l'avait abandonnée avait renié tous ses droits, et cependant j'avais peur ! Lorsque Suzanne était tout enfant, je ne la quittais ni jour ni nuit, je craignais toujours qu'on ne vint voler ma fille. Fou que j'étais ! est-ce que les mères comme la Fanelli ont l'idée de voler leurs enfants ?... Depuis, c'est une autre appréhension qui me torture. Suzanne croit, que sa mère est morte; mais si ce secret, que je ne sais comment, allait lui être révélé ! si elle allait se dresser devant moi et me dire :

« Ma mère vit, et je ne la connais point, et je ne l'ai jamais embrassée ! je veux embrasser ma mère ! » Que lui

répondrai-je ?

« — Pauvre enfant ! murmura le curé, elle pourrait dire cela !

« — Cui, oui !

« — A la grâce de Dieu ! ne doutez pas !... l'enfant est juste, elle jugera, hélas ! Vous, qu'avez-vous à craindre de son jugement ? Vous avez tout son cœur. Sa mère n'est qu'un rêve, une image effacée; vous êtes une réalité !

« — Elle ne m'accusera pas, vous croyez ? demanda le notaire d'une voix tremblante.

« — Elle vous aimera, elle vous vénéra plus encore.

« — Oh ! s'écria-t-il, comprenez-vous maintenant pourquoi je voulais que Suzanne fut une sainte ?... Si vous saviez comme elle ressemble à sa mère... et sa voix !... sa voix ! Mon Dieu ai-je souffert quand je l'ai entendue !... Si, touchant presque au port, j'allais échouer ! Si tous mes efforts pour la sauver allaient être vains ! Si, orgueilleuse comme sa mère, elle allait m'abandonner !... »

« — Vous oubliez que Suzanne est chrétienne, et qu'elle vous aime, elle ! » accentua gravement l'abbé Hubert.

« — M. Germont se jeta dans ses bras.

« — Oui, oui, s'écria-t-il, j'ai foi en elle, en vous, en Dieu !

« — En Dieu surtout, interrompit le prêtre; lui seul a tout pouvoir, ne l'oubliez pas; moi, je prie pour qu'il éloigne la tentation du cœur de notre chère enfant ! »

Il était tard lorsque M. Germont quitta le presbytère et regagna l'étude; Suzanne inquisite venait à sa rencontre.

Dès qu'il aperçut, il courut à elle, l'enlaça, la pressa fortement contre sa poitrine et murmura :

« C'est ainsi, par suite de la retraite de Messieurs Deregnaucourt, Deleporte-Bayart, Famechon, Scrépel et Delattre, M. Watine a été appelé à administrer provisoirement et par intérim la ville de Roubaix jusqu'à l'installation de la nouvelle Municipalité.

Séance d'installation de l'administration municipale.

23 février 1874.

M. L. Watine-Wattinne, conseiller municipal, délégué par arrêté préfectoral du 20 février, fut appelé nominal.

Sont présents : MM. Joseph Quint, Ch. Junker, D. Hebecq-Desfontaines, Henri Parent, Henri Scrépel, Moïse Rogier, Delcourt-Tiers, C. Godefroy, A. Talon, Carrette-Ponnel, Charles Roussel, J.-B. Delplanque.

Sont absents : MM. J. Deregnaucourt, empêché, Deleporte-Bayart, en voyage, A. Famechon, Achille Scrépel, Edouard Delattre, indisposé, Désiré Sival, empêché, C. Castel, empêché, Labbe-Copin, Ch. Daudet, A. Hindré, Pierre Flipo, Louis Barbotin, en voyage, Paulin Richard, en voyage, Augustin Morel, A. Barbeaux, Léon Faveau, L. Willem B. Coulogne, empêché.

M. L. Watine-Wattinne : M. Junker, élu secrétaire pour la session de février, est prié de prendre place au bureau et de lire le procès-verbal de la dernière séance.

M. Ch. Junker : Je ne sais pourquoi on n'a pas fait la transcription du procès-verbal de cette séance; il était bien court cependant et prêt dès le lendemain.

M. L. Watine-Wattinne : J'ignore aussi le motif de la non-transcription.

M. Ch. Junker : Je désire que le procès-verbal en fasse mention.

M. L. Watine-Wattinne, exerçant par intérim les fonctions de maire, déclare M. Descat (Constantin) installé dans ses nouvelles fonctions de Maire de Roubaix, qui lui ont été conférées par décret de M. le Président de la République en date du 15 février 1874.

M. Descat, après avoir pris la présidence, procède à son tour à l'installation de MM. L. Watine-Wattinne, Scrépel-Roussel, Motte-Bossut et Toulemonde-Nollet, nommés adjoints de ladite commune par le même décret de M. le Président de la République.

M. le Maire s'exprime ensuite comme suit :

Messieurs, Le gouvernement du Maréchal de Mac-Mahon vient de me confier le poste difficile de Maire de Roubaix. Ce poste, vous le savez, j'en ai à plusieurs reprises décliné les honneurs et la responsabilité. Lorsque le gouvernement impérial m'eût placé, malgré moi, à la tête de ces mêmes fonctions, ou me maintint le gouvernement de la défense Nationale, je ne m'étais proposé qu'un but : ne dévouer sans réserve aux intérêts de ma ville natale.

Ce dévouement, messieurs, je croyais l'avoir poussé assez loin, je croyais avoir suffisamment rempli la tâche à laquelle tout bon citoyen doit se consacrer aux intérêts de son pays, quand je quittais la mairie le 8 février 1871.

La plupart d'entre vous, messieurs, qui laissez alors partie de la commission municipale, se rappellent la réclamation dont je fus frappé, réclamation contre laquelle vous avez protesté unanimement, et qui me permettait de retrouver le repos et de rentrer dans la vie privée.

Les électeurs du Nord en décidèrent autrement; ils m'envoyèrent les représenter à l'Assemblée Nationale, le jour même où je

répondrai-je ?

« — Pauvre enfant ! murmura le curé, elle pourrait dire cela !

« — Cui, oui !

« — A la grâce de Dieu ! ne doutez pas !... l'enfant est juste, elle jugera, hélas ! Vous, qu'avez-vous à craindre de son jugement ? Vous avez tout son cœur. Sa mère n'est qu'un rêve, une image effacée; vous êtes une réalité !

« — Elle ne m'accusera pas, vous croyez ? demanda le notaire d'une voix tremblante.

« — Elle vous aimera, elle vous vénéra plus encore.

« — Oh ! s'écria-t-il, comprenez-vous maintenant pourquoi je voulais que Suzanne fut une sainte ?... Si vous saviez comme elle ressemble à sa mère... et sa voix !... sa voix ! Mon Dieu ai-je souffert quand je l'ai entendue !... Si, touchant presque au port, j'allais échouer ! Si tous mes efforts pour la sauver allaient être vains ! Si, orgueilleuse comme sa mère, elle allait m'abandonner !... »

« — Vous oubliez que Suzanne est chrétienne, et qu'elle vous aime, elle ! » accentua gravement l'abbé Hubert.

« — M. Germont se jeta dans ses bras.

« Chère enfant, chère enfant, comme je t'aime !

NOUVEAUX -- TOURCOING ET LE NORD DE LA FRANCE

On a mal interprété ou mal reproduit devant le Conseil municipal de Roubaix les instructions données à la préfecture.

La nouvelle municipalité ne pouvait être installée qu'après la notification du décret qui la nomme, notification qui n'a été faite que le 22 février.

Les fonctionnaires municipaux en exercice pouvaient donc conserver leurs fonctions jusqu'à l'installation de leurs successeurs, sinon et c'est venant à se retirer de suite et à cesser leurs fonctions, ils n'avaient, conformément à la loi, qu'à remettre les pouvoirs au premier conseiller municipal inscrit, en suivant l'ordre du tableau.

« — M. Germont se jeta dans ses bras.

« — Oui, oui, s'écria-t-il, j'ai foi en elle, en vous, en Dieu !

« — En Dieu surtout, interrompit le prêtre; lui seul a tout pouvoir, ne l'oubliez pas; moi, je prie pour qu'il éloigne la tentation du cœur de notre chère enfant ! »

Il était tard lorsque M. Germont quitta le presbytère et regagna l'étude; Suzanne inquisite venait à sa rencontre.

Dès qu'il aperçut, il courut à elle, l'enlaça, la pressa fortement contre sa poitrine et murmura :

« C'est ainsi, par suite de la retraite de Messieurs Deregnaucourt, Deleporte-Bayart, Famechon, Scrépel et Delattre, M. Watine a été appelé à administrer provisoirement et par intérim la ville de Roubaix jusqu'à l'installation de la nouvelle Municipalité.

Sont présents : MM. Joseph Quint, Ch. Junker, D. Hebecq-Desfontaines, Henri Parent, Henri Scrépel, Moïse Rogier, Delcourt-Tiers, C. Godefroy, A. Talon, Carrette-Ponnel, Charles Roussel, J.-B. Delplanque.

Sont absents : MM. J. Deregnaucourt, empêché, Deleporte-Bayart, en voyage, A. Famechon, Achille Scrépel, Edouard Delattre, indisposé, Désiré Sival, empêché, C. Castel, empêché, Labbe-Copin, Ch. Daudet, A. Hindré, Pierre Flipo, Louis Barbotin, en voyage, Paulin Richard, en voyage, Augustin Morel, A. Barbeaux, Léon Faveau, L. Willem B. Coulogne, empêché.

M. L. Watine-Wattinne : M. Junker, élu secrétaire pour la session de février, est prié de prendre place au bureau et de lire le procès-verbal de la dernière séance.

M. Ch. Junker : Je ne sais pourquoi on n'a pas fait la transcription du procès-verbal de cette séance; il était bien court cependant et prêt dès le lendemain.

M. L. Watine-Wattinne : J'ignore aussi le motif de la non-transcription.

M. Ch. Junker : Je désire que le procès-verbal en fasse mention.

M. L. Watine-Wattinne, exerçant par intérim les fonctions de maire, déclare M. Descat (Constantin) installé dans ses nouvelles fonctions de Maire de Roubaix, qui lui ont été conférées par décret de M. le Président de la République en date du 15 février 1874.

M. Descat, après avoir pris la présidence, procède à son tour à l'installation de MM. L. Watine-Wattinne, Scrépel-Roussel, Motte-Bossut et Toulemonde-Nollet, nommés adjoints de ladite commune par le même décret de M. le Président de la République.

M. le Maire s'exprime ensuite comme suit :

Messieurs, Le gouvernement du Maréchal de Mac-Mahon vient de me confier le poste difficile de Maire de Roubaix. Ce poste, vous le savez, j'en ai à plusieurs reprises décliné les honneurs et la responsabilité. Lorsque le gouvernement impérial m'eût placé, malgré moi, à la tête de ces mêmes fonctions, ou me maintint le gouvernement de la défense Nationale, je ne m'étais proposé qu'un but : ne dévouer sans réserve aux intérêts de ma ville natale.

Ce dévouement, messieurs, je croyais l'avoir poussé assez loin, je croyais avoir suffisamment rempli la tâche à laquelle tout bon citoyen doit se consacrer aux intérêts de son pays, quand je quittais la mairie le 8 février 1871.

La plupart d'entre vous, messieurs, qui laissez alors partie de la commission municipale, se rappellent la réclamation dont je fus frappé, réclamation contre laquelle vous avez protesté unanimement, et qui me permettait de retrouver le repos et de rentrer dans la vie privée.

Les électeurs du Nord en décidèrent autrement; ils m'envoyèrent les représenter à l'Assemblée Nationale, le jour même où je

répondrai-je ?

« — Pauvre enfant ! murmura le curé, elle pourrait dire cela !

« Chère enfant, chère enfant, comme je t'aime !

« — M. Germont se jeta dans ses bras.

« — Oui, oui, s'écria-t-il, j'ai foi en elle, en vous, en Dieu !

« — En Dieu surtout, interrompit le prêtre; lui seul a tout pouvoir, ne l'oubliez pas; moi, je prie pour qu'il éloigne la tentation du cœur de notre chère enfant ! »

Il était tard lorsque M. Germont quitta le presbytère et regagna l'étude; Suzanne inquisite venait à sa rencontre.

Dès qu'il aperçut, il courut à elle, l'enlaça, la pressa fortement contre sa poitrine et murmura :

« C'est ainsi, par suite de la retraite de Messieurs Deregnaucourt, Deleporte-Bayart, Famechon, Scrépel et Delattre, M. Watine a été appelé à administrer provisoirement et par intérim la ville de Roubaix jusqu'à l'installation de la nouvelle Municipalité.

Sont présents : MM. Joseph Quint, Ch. Junker, D. Hebecq-Desfontaines, Henri Parent, Henri Scrépel, Moïse Rogier, Delcourt-Tiers, C. Godefroy, A. Talon, Carrette-Ponnel, Charles Roussel, J.-B. Delplanque.

Sont absents : MM. J. Deregnaucourt, empêché, Deleporte-Bayart, en voyage, A. Famechon, Achille Scrépel, Edouard Delattre, indisposé, Désiré Sival, empêché, C. Castel, empêché, Labbe-Copin, Ch. Daudet, A. Hindré, Pierre Flipo, Louis Barbotin, en voyage, Paulin Richard, en voyage, Augustin Morel, A. Barbeaux, Léon Faveau, L. Willem B. Coulogne, empêché.

M. L. Watine-Wattinne : M. Junker, élu secrétaire pour la session de février, est prié de prendre place au bureau et de lire le procès-verbal de la dernière séance.

M. Ch. Junker : Je ne sais pourquoi on n'a pas fait la transcription du procès-verbal de cette séance; il était bien court cependant et prêt dès le lendemain.

M. L. Watine-Wattinne : J'ignore aussi le motif de la non-transcription.

M. Ch. Junker : Je désire que le procès-verbal en fasse mention.

M. L. Watine-Wattinne, exerçant par intérim les fonctions de maire, déclare M. Descat (Constantin) installé dans ses nouvelles fonctions de Maire de Roubaix, qui lui ont été conférées par décret de M. le Président de la République en date du 15 février 1874.

M. Descat, après avoir pris la présidence, procède à son tour à l'installation de MM. L. Watine-Wattinne, Scrépel-Roussel, Motte-Bossut et Toulemonde-Nollet, nommés adjoints de ladite commune par le même décret de M. le Président de la République.

M. le Maire s'exprime ensuite comme suit :

Messieurs, Le gouvernement du Maréchal de Mac-Mahon vient de me confier le poste difficile de Maire de Roubaix. Ce poste, vous le savez, j'en ai à plusieurs reprises décliné les honneurs et la responsabilité. Lorsque le gouvernement impérial m'eût placé, malgré moi, à la tête de ces mêmes fonctions, ou me maintint le gouvernement de la défense Nationale, je ne m'étais proposé qu'un but : ne dévouer sans réserve aux intérêts de ma ville natale.

Ce dévouement, messieurs, je croyais l'avoir poussé assez loin, je croyais avoir suffisamment rempli la tâche à laquelle tout bon citoyen doit se consacrer aux intérêts de son pays, quand je quittais la mairie le 8 février 1871.

La plupart d'entre vous, messieurs, qui laissez alors partie de la commission municipale, se rappellent la réclamation dont je fus frappé, réclamation contre laquelle vous avez protesté unanimement, et qui me permettait de retrouver le repos et de rentrer dans la vie privée.

Les électeurs du Nord en décidèrent autrement; ils m'envoyèrent les représenter à l'Assemblée Nationale, le jour même où je

répondrai-je ?

« — Pauvre enfant ! murmura le curé, elle pourrait dire cela !

« — Cui, oui !

« — A la grâce de Dieu ! ne doutez pas !... l'enfant est juste, elle jugera, hélas ! Vous, qu'avez-vous à craindre de son jugement ? Vous avez tout son cœur. Sa mère n'est qu'un rêve, une image effacée; vous êtes une réalité !

« — Elle ne m'accusera pas, vous croyez ? demanda le notaire d'une voix tremblante.

« — Elle vous aimera, elle vous vénéra plus encore.

« — Oh ! s'écria-t-il, comprenez-vous maintenant pourquoi je voulais que Suzanne fut une sainte ?... Si vous saviez comme elle ressemble à sa mère... et sa voix !... sa voix ! Mon Dieu ai-je souffert quand je l'ai entendue !... Si, touchant presque au port, j'allais échouer ! Si tous mes efforts pour la sauver allaient être vains ! Si, orgueilleuse comme sa mère, elle allait m'abandonner !... »